

En route !

En août 1993, j'en étais arrivé à un sentiment d'insatisfaction si intense qu'il devait marquer ma destinée. Dans le monde des affaires, je m'étais hissé le long de l'échelle hiérarchique, jusqu'aux sommets dont j'avais toujours rêvé. À quarante ans, j'étais cadre dans une société figurant au Fortune 100 et je siégeais à plusieurs conseils d'administration. Sur le plan matériel, j'avais tout ce que je pouvais désirer. Paradoxalement, ma réussite ne m'apportait plus rien. J'ai donc renoncé à m'attacher à mes acquis. La vie, malgré tout, me paraissait particulièrement vide. Futile. Presque dénuée de sens.

Je n'étais pas non plus en proie à la déprime du mitan de la vie. L'approche de la mort ne me préoccupait pas outre mesure. Mon insatisfaction découlait surtout de la certitude, tout au fond de moi, que je n'avais pas encore saisi, même vaguement, les motifs qui me poussaient chaque jour à continuer d'exister. Je me rappelle m'être rendu au travail en songeant : « Je ne peux plus continuer comme ça ; le sens de la vie ne peut pas se limiter à posséder une belle voiture, une maison confortable, à manger, dormir et s'amuser... C'est impossible. » J'ai passé une journée entière au bord de l'océan, à contempler les vagues déferlant sur le rivage et à réfléchir au fait irréfutable que, peu importe notre existence, une fois que c'est terminé, que nous quittons ce monde, nous partons avec la somme totale de nos actions et de nos connaissances. Et rien d'autre. Tout

le reste n'est que simples décors dans le scénario, décors en location pour la durée de notre vie.

J'ai aussi songé aux nihilistes d'après qui, à la mort, nous nous dissolvons en une extinction intemporelle. Cette idée me semblait encore plus déprimante. Néanmoins, quelque chose en moi savait qu'elle était fausse.

S'il y avait un sens à la vie, je ne parvenais pas à le cerner. De ce fait, j'en éprouvais un sentiment profond de vacuité. Pourtant, personne n'avait l'air de s'en préoccuper, ce que je ne comprenais absolument pas. Pis encore, j'avais l'impression que bon nombre de gens dans mon entourage savaient quelque chose qu'en dépit de mes efforts, je n'arrivais pas à saisir. J'avais le sentiment que les autres détenaient la clé cachée du bonheur. Non seulement ils supportaient apparemment leur existence sans problème, mais ils paraissaient même heureux, satisfaits, y trouvant un sens. À cette époque, j'en étais venu à la conclusion navrante qu'il n'y avait que peu, ou pas du tout, de signification profonde à la vie. Et s'il y en avait une, alors je ne la pénétrerais jamais. Jamais.

Quelques semaines plus tard, mes réflexions m'incitèrent, mystérieusement, à éprouver de la sympathie pour ceux qui choisissent de quitter délibérément ce monde. J'en déduisis que ces gens étaient persuadés de ne pouvoir trouver leurs réponses qu'ailleurs et que ce sentiment douloureux de n'avoir pas de rôle à jouer s'avérait tout simplement trop lourd à porter. La perspective d'une vie dénuée de sens, suivie d'une éternité tout aussi insignifiante, me poussa à chercher des réponses. J'étais résolu à les obtenir. Entièrement tendu vers ce but.

Dès l'âge de quatorze ans, j'ai dévoré chaque livre, chaque article, n'importe quel texte ayant trait au domaine spirituel. J'ignorais ce qui me motivait alors. Par la suite, je me suis efforcé de tout connaître sur le sujet et, vers le début de la trentaine, j'écoutais des cassettes audio lors de mes déplacements en voiture d'un endroit à l'autre. Par leur entremise, je me renseignais sur un éventail inconcevable de thèmes allant du taoïsme et du bouddhisme aux régressions hypnotiques vers les vies antérieures. À une certaine époque, je me suis presque persuadé que mes réponses avaient été découvertes depuis longtemps déjà, mais qu'elles avaient sombré dans l'oubli. J'ai donc tout exploré dans ce domaine, depuis les jaïns jusqu'aux Toltèques. Dans une quête désespérée d'un semblant même de signification quant à notre destinée, j'ai connu une phase où je me penchais alors

sur des enseignements vraiment « marginaux » – l’Atlantide et même au-delà de ça. Des trucs que je n’aurais pas dû écouter, ni même avoir à l’esprit, au volant d’un véhicule. A posteriori, j’avais acquis l’absolue certitude à cette époque que j’étais censé accomplir « quelque chose », me souvenir des directives d’une mission quelconque, ou suivre un plan d’action régissant ma vie. Mais je n’avais aucun cadre de référence précis pour déterminer ce dont j’étais supposé me rappeler. Pas le moindre. Plus je bouquinais, plus j’avais le sentiment de m’éloigner de mon objectif, que je définissais librement comme « l’éveil spirituel ». Pis encore, je me sentais tout à fait isolé dans ma quête. Une partie paniquée de moi avait l’impression que tout le monde connaissait déjà sa « mission » ou, alors, s’en fichait, comme certains vacanciers que j’avais rencontrés en voyage. Vers la fin de l’été 1993, je ne m’étais jamais senti si seul.

Je me suis mis à m’informer auprès d’amis que je jugeais ouverts à la spiritualité, voire bien renseignés, leur demandant quelles découvertes ils avaient faites et comment ils comprenaient notre rôle ici-bas. « Pourquoi vivons-nous ? » lançais-je après une vague salutation. « Que fichons-nous ici ? Bon sang, explique-moi ce que tu en penses... même si c’est faux ! » J’avais pour théorie que si je posais, à un nombre suffisant de personnes intelligentes et curieuses sur le plan spirituel, ces questions qui me tourmentaient depuis plus de vingt ans, tôt ou tard je parviendrais à me former une philosophie hétéroclite sur les problématiques fondamentales. J’imaginai pouvoir glaner quelques réponses définitives. Cependant, je me suis retrouvé avec une liste de questions qui ne faisait que s’allonger, car, j’en pris conscience, la plupart des gens restent perplexes quant à ces interrogations. Ceux qui affirment le contraire sont en pleine dénégation.

Quelques-uns, parmi les gens plus cultivés que j’avais interrogés, mentionnèrent que l’on effectuait des études fascinantes dans le domaine de la régression par hypnose, incluant la thérapie ou l’investigation de vies antérieures. Il s’agit, en bref, d’un processus où l’on fait appel à l’hypnose pour modifier l’état de conscience ordinaire de l’individu. Le sujet accède dès lors à de l’information présente dans la mémoire du subconscient, information qui peut même remonter à des vies antérieures. Les recherches du Dr Brian Weiss et d’autres spécialistes dans le domaine de la régression et de la méditation apportèrent des éléments essentiels aux premières étapes du voyage que j’allais entreprendre.

À partir des descriptions de leurs méthodes de régression, je me mis à expérimenter selon une technique méditative. Je me plongeais alors dans une relaxation profonde alliée à une perception lucide similaire aux états régressifs, tout en étant légèrement différente. Au fil du temps j'ai raffiné la méthode, jusqu'à atteindre un état mental où je parvenais à me suspendre aux confins extrêmes de la conscience. Dans cet état, j'étais en mesure de maintenir une lucidité normale. Au début de ma pratique, je ne visais rien d'autre que l'atteinte d'états de relaxation profonde qui dépasseraient potentiellement ceux que produit la méditation, à laquelle je me livrais déjà depuis quelques années ou s'en approcheraient.

En 1993, à la mi-octobre, dans un état auto-induit de méditation profonde, j'ai fait une expérience que l'on aurait qualifiée, dans la terminologie psychologique conventionnelle, de dialogue avec ce que je ne pouvais concevoir à l'époque que sous l'appellation « entité spirituelle ». Mon interlocuteur éthérique n'était toutefois ni Dieu ni Jésus-Christ. Le système de croyances auquel j'adhérais alors ne l'aurait pas admis. Après avoir retrouvé mes esprits, au sortir de cet état méditatif, je pris quelques notes. Par la suite, j'ai attribué l'événement à une sorte d'expérience onirique insolite, en dépit de l'intérêt et des révélations que le contenu de cet échange présentait.

La curiosité finit toutefois par l'emporter, et je concoctai une procédure méditative analogue pour découvrir, avec le temps, que j'étais capable de rétablir cette « connexion » avec une certaine prévisibilité. J'appris peu à peu que l'être éthéré avec lequel je communiquais était une âme hautement évoluée douée d'un savoir plus avancé que les connaissances contemporaines – un guide immatériel ou une sorte de maître ascensionné. J'appris également que ce guide immatériel agissait comme conseiller officiel à mon « concile spirituel ». Ce concile est une assemblée érudite composée essentiellement d'âmes désincarnées qui nous apportent conseils et direction à diverses étapes de notre continuum existentiel ; il agit également entre nos diverses incarnations et lorsque nous planifions notre prochaine vie.

Au fil de mes interactions, je compris que n'importe qui peut communiquer avec ces âmes évoluées depuis sa présente incarnation, pourvu qu'il soit ouvert à cette connexion. Il ne fait aucun doute pour moi que chaque personne, chaque être sur terre, est rattachée à un concile spirituel

qui la guide et lui offre des perspectives entre ses incarnations. Il est aussi évident que chacun peut communiquer avec ses conseillers spirituels en cette vie, s'il le souhaite.

La méditation à laquelle j'accède pour établir cette connexion n'est rien d'autre qu'un état contemplatif ; il ne s'agit pas d'une transe en soi. Même si d'autres investigateurs de l'au-delà prétendent avoir atteint des états vaguement similaires grâce à des substances psychotropes, je préfère ne pas avoir recours aux drogues. Cette décision m'assure que la communication est valide à tous points de vue, qu'elle n'est pas attribuable à des influences extérieures ou à un quelconque stupéfiant.

Au départ, lorsque ces expériences se manifestèrent, j'ai longuement examiné l'information qui coulait en moi afin de savoir si elle était « réelle » ou non, s'il ne s'agissait pas, pour reprendre les paroles d'un ami, de « l'invention d'un homme en quête de réponses ». Le problème avec cette théorie, c'est que les « réponses » et les révélations intuitives que j'obtenais ne correspondaient en rien à ma philosophie. Elles n'appartenaient pas non plus à un système de croyances unique ou amalgamé que j'aurais étudié auparavant. Les découvertes qui émergeaient en moi étaient si originales, novatrices, et s'imbriquaient si parfaitement au tableau d'ensemble, qu'elles ne pouvaient être le fruit de mon imagination, même subconsciente. La conception du monde implicite que l'on m'inculquait reflétait les conditions prépondérantes de notre existence en tant qu'êtres conscients. On m'expliqua d'autres réalités prodigieuses de notre univers, traçant ainsi un portrait de la réalité imprégnée d'une compassion incroyablement pure et d'une profondeur d'amour que je n'avais pas eu la chance de connaître, encore moins d'envisager, à cette époque de ma vie.

Le message qui passait par moi était empreint d'une réelle pertinence. Le système décrit touchait, entre autres, à la nature de l'existence, aux raisons de vivre et à l'après-vie en quittant cette terre. Par ailleurs, plusieurs autres problématiques jusque-là sans solution furent abordées et résolues de la manière dont seul un maître authentique est capable. Les élucidations offertes traduisaient une compréhension plus profonde de l'œuvre de la Source/Dieu et des responsables du fonctionnement de l'Univers, compréhension que je n'avais même jamais approchée.

Durant ces échanges, je compris bientôt que je ne percevais qu'un degré d'information au-delà du mien, peut-être deux. Il y avait bien

davantage à divulguer. Bref, les révélations que l'on m'offrait dépassaient largement mes connaissances et mes facultés de conception. Dans certains cas, j'avais même du mal à comprendre immédiatement.

La première âme évoluée à communiquer avec moi se prénomme Kalista. Cette orthographe est l'approximation la plus exacte que j'ai pu reproduire. Lors de la communication, lorsqu'elle donne son nom, il s'agit davantage de la transmission d'une pensée que d'une information « prononcée ». Du coup, « Kalista » n'est qu'une approximation de l'impression que j'ai de capter son « nom ». J'ai aussi échangé avec deux autres âmes désincarnées, mais plus rarement : Geradl, de personnalité masculine et, d'après mes observations, un maître ascensionné authentique doué d'un savoir supérieur à celui de Kalista, et Tresden, une personnalité apparemment féminine dont l'apparence et le comportement sont cependant plutôt androgynes la plupart du temps. J'ai cru comprendre que Tresden est en quelque sorte l'apprentie de Kalista, même s'il s'agit aussi d'une âme évoluée.

Comme j'en suis arrivé à le comprendre, Geradl (prononcer Jer ah del) ainsi que Tresden (prononcer Trez dinn) siègent tous deux à mon concile spirituel, même s'ils m'ont clairement signifié que Kalista est l'âme principale chargée de me guider. Lorsque je parviens à atteindre l'état méditatif juste, la communication s'établit toujours d'abord avec elle. Tresden ne vient que lorsque celle-ci la/le sollicite. Geradl est apparu très rarement, même si j'ai parfois l'impression qu'il me « surveille » juste au-delà du seuil de ma perception. Il va et vient à sa guise. Kalista et Tresden affichent toutes deux envers Geradl un fervent respect dépouillé de toute crainte.

Tous trois, comme m'ont permis d'en déduire mes observations et mes échanges au cours des dix dernières années, présentent des personnalités nettement distinctes les unes des autres et clairement tracées que j'aborderai dans les chapitres subséquents. Chacune de ces âmes évoluées a connu plusieurs incarnations sur terre à une époque récente de l'histoire humaine. Fait fascinant, Kalista, Tresden et Geradl affirment à l'unanimité avoir mené une dernière existence plutôt ordinaire, sans incident et discrète lors de leur incarnation ici-bas. Aucun d'eux ne prétend avoir jamais été un personnage historique illustre.

Quant à la forme et au contenu de mes entretiens avec Kalista, Geradl et Tresden, il est à la fois juste et faux de dire que nous tenons des « conversations ». Chose certaine, une forme de communication s'établit. Toutefois, en raison de la nature hybride de la communication employée dans cet état de perception, je ne conçois pas cet échange comme un dialogue ordinaire. À plusieurs occasions, tout de même, l'expérience s'approchait de la discussion et, après mûre réflexion, j'ai choisi de la transcrire sous cette forme afin de partager quelques-unes des révélations qu'ils m'ont faites.

À quelques rares moments, j'ai prié que l'on m'explique autrement, car je n'étais pas en mesure de saisir l'enseignement formulé. Ce n'était pas dans ce cas un échec sur le plan de la communication, mais bien par rapport à ma capacité à interpréter les concepts avancés que l'on me présentait. Au début de mes interactions avec cette sphère d'existence, il s'agissait d'une forme de communication absolue et immuablement concise qui m'était parfaitement étrangère ; pourtant, mon ignorance n'interféra jamais avec l'opération. Je « sais » tout simplement ce qui se « dit » au cours des échanges avec ces âmes évoluées, et ce, avec la même certitude que vous captez ce que ces lignes racontent.

Quand je sors d'un état contemplatif profond, je tente habituellement de prendre quelques notes sur-le-champ, de manière à pouvoir reconstruire la « conversation » le plus précisément possible. J'ai également jugé utile de tracer quelques diagrammes ou des ébauches vagues de ce qui m'était transmis au cours d'une séance. Vers le milieu de 1999, j'ai assemblé en un livret ces notes et ces croquis recueillis au fil des années. C'est ce carnet qui a fourni le matériel pour cet ouvrage.

À quelques occasions, je n'ai pas réussi à convertir le contenu d'un échange avec Kalista sous forme de pensées cohérentes. Ces expériences spécifiques avaient un effet et une dynamique d'une telle puissance qu'il m'était impossible de les traduire en paroles, en dessins ou même de déceler les notions aptes à les décrire. En revanche, je suis tout de même capable de retrouver le coup d'envoi conceptuel de ce qui s'est discuté et je me limite à décrire uniquement l'essence de l'expérience, sans rien enjoliver. Au fil de ces dix années, j'en suis venu à admettre que je sais désormais ce qui fut transmis, ou à accepter que je l'ignore ou, encore,

que l'expérience ne peut être décrite adéquatement. Certaines choses ne peuvent qu'être vécues et ne s'exprimeront que d'une manière elliptique.

Ce livre comporte certaines des découvertes majeures que j'ai faites depuis octobre 1993 ; celles-ci se rattachent aux problématiques spirituelles de base qui me tourmentaient alors et depuis ce temps, mais à un degré beaucoup moindre.

Quelques amis m'ont fait comprendre que j'avais l'obligation de partager ce que j'ai appris avec les personnes susceptibles de s'y intéresser. D'autres, au contraire, étaient d'avis que les intuitions m'avaient été accordées en privé dans l'intention probable qu'elles demeurent mon privilège exclusif. Pendant presque dix ans, je me suis questionné quant à savoir si je devais même coucher par écrit cet enseignement, avant de décider, pour finir, de partager ce que j'avais découvert. Je n'entretiens aucune illusion dans l'espoir que cet ouvrage change le monde, ou le sauve. Au mieux, quelques lecteurs pourront intégrer ces révélations à leur système de croyances en espérant acquérir, dans une certaine mesure, ce que j'en ai tiré : un sentiment de paix, de sérénité et de bonheur sans fin et sans cesse croissant. Le fait de savoir qu'il y a une raison derrière toute chose et tout événement dans la vie apporte un sentiment de sécurité, même si nous ne parvenons pas à saisir immédiatement ces motifs. Peu importe notre point de départ, ou la profondeur de l'abîme où l'on sombre parfois, il existe une voie menant à un bonheur et à un bien-être presque inconcevables. Et bien davantage.

Seul le temps pourra dire si les êtres en quête de réponses à maintes questions existentielles fondamentales trouveront une consolation dans l'infinie sagesse de Kalista, Tresden ou Geradl. C'est manifestement ce que je souhaite. Du moins, j'espère que ce que j'ai appris servira de tremplin pour développer votre pensée sur ces questions. Une telle conséquence serait un fruit bénéfique à la mesure des efforts mis à transcrire ce savoir.

Je souhaite un voyage paisible, plein d'amour, miraculeux – un voyage qui débouchera sur l'éveil spirituel – à ceux qui aspirent à percer le grand mystère et à réaliser la mission la plus noble : la quête du sens véritable et du rôle de cette existence, tout en cheminant sur la voie qui conduit à une meilleure compréhension de leur objectif éternel en tant qu'âmes.

Chapitre 1

Ce n'est pas la fin.

Ce n'est pas le commencement.

Ce n'est pas le commencement de la fin.

C'est la fin du commencement.

ANON

Par un brumeux après-midi d'été, je songeai paresseusement qu'avec un peu de chance, nous vivrons longtemps et ce que nous cherchons vraiment à comprendre s'éclaircira pour nous. Voilà ce qui me préoccupait tandis que j'essayais de me concentrer sur une nouvelle forme de méditation que j'expérimentais. Même un nigaud comme moi parviendrait tôt ou tard à tout saisir, il suffisait de persévérer. Pourtant, avec la récente tournure de la situation, les quelques rares intuitions spirituelles que je *croyais* avoir obtenues m'avaient dérouté encore davantage. Plus je tentais de comprendre les choses, plus elles m'échappaient. Pour me consoler de mes échecs, je me disais que les mystères de l'existence et de notre nature véritable ne furent pas plus résolus par des hommes tels que Platon ou Einstein. Mon inaptitude à percer le mystère n'était pas si inconcevable, après tout.

Voici quelques-unes des interrogations qui m'effleuraient l'esprit cet après-midi-là, à mesure que je me détendais, que ma concentration s'affinait et que le calme s'installait en moi :

Qu'est-ce que la vie : rêve ou cauchemar ? Pourquoi toutes ces choses terribles surviennent-elles continuellement dans le monde ?

Pourquoi notre mission – notre raison même d'exister – doit-elle être un mystère qui reste voilé ? Où est le manuel d'instructions qui nous indique comment vivre ?

Dieu, peu importe comment nous l'envisageons, possède-t-il vraiment un plan lié au pourquoi et au comment des choses, même si le monde nous paraît chaotique et injuste ?

Pourquoi le bonheur et la sérénité persistent-ils à nous fuir ?

Pourquoi la vie est-elle constamment si difficile ?

Pourquoi les enfants meurent-ils ?

J'aurais pu poursuivre sans fin, comme je le fais souvent avant de m'endormir. Compter des moutons pour moi, c'était plutôt me livrer à cette torture futile personnelle où je ressaisais mon incapacité à saisir le sens de l'existence et à envisager un univers au-delà de l'attitude rapace qui semblait motiver la plupart de mes congénères. Après plus de vingt ans d'une quête intense de réponses, j'étais dégoûté de ne pas en savoir davantage. Le schéma m'était désormais familier : toute « réponse » que j'avais cru receler une part de vérité s'avérait systématiquement, après un examen plus approfondi, une autre question sans réponse. « Si Dieu existe et qu'il prête vraiment attention, alors comment a-t-il permis à Hitler de se livrer librement à sa folie meurtrière ? »

Malgré tout, ma résolution demeurait inébranlable. J'avais récemment pris connaissance de travaux effectués sur un phénomène appelé « régression vers les vies antérieures par hypnose ». J'étais résolu à expérimenter et à élaborer une forme hybride de méditation de mon cru en faisant appel à certains éléments de cette technique. Ces questions furent les dernières pensées pleinement conscientes qui me vinrent avant de pénétrer dans un état inexplicable entre la veille et une réalité hors de l'ordinaire. Un lieu où, pendant un bref instant, on a l'impression de n'être ni ici ni ailleurs, peu importe où se situe cet « ailleurs ». J'avais lu quelque part que, dans les circonstances justes, le mental conscient et le subconscient peuvent opérer ensemble pleinement en demeurant tous deux accessibles.

J'avais espéré que quelque part dans l'amalgame de divers états de conscience, il y aurait une sorte de fissure entre deux réalités où l'on pour-

rait, grâce à l'équilibre méditatif juste, exister, du moins momentanément. Ou n'être ni dans l'un ni dans l'autre. Personne n'avait jamais rien écrit à ce sujet. Je n'étais même pas certain de ce que je découvrirais dans une telle transe. Peut-être simplement quelques minutes loin du tumulte assourdissant de la société actuelle. Une sorte de havre où me reposer dans une paix absolue, sans pour autant renoncer à la raison.

Néanmoins, cet après-midi-là, à mesure que je glissais tout doucement dans une méditation de plus en plus subtile et profonde, je pris soudainement conscience d'être perché au bord du précipice hasardeux d'une acuité mentale qui m'était complètement inconnue. Une réalité sans aucun repère familier qui, imperceptiblement, fait glisser le quotidien hors champ et s'y substitue. Simultanément, l'écho de notre univers ordinaire continue de résonner vaguement au loin, semblable à un rêve. tout en étant plus près de celui-ci. Et plus distant. Et cet ailleurs se précisa peu à peu. Plongé dans le brouillard de cette transe méditative étrange et profonde, j'avais cependant la lucidité nécessaire pour en comprendre la nature. À cet instant même, j'avais entamé un voyage qui, je le découvrirais quelques années plus tard, s'accomplissait normalement après un nombre incalculable d'incarnations passées à apprendre.

À mon sens, l'aventure commença vraiment cet après-midi d'octobre, en 1993, quand j'ai atteint une lucidité mentale plus ou moins subtile que j'ai réussi à transformer en un état hautement inhabituel d'acuité contemplative. Cet état baignait dans une paix extraordinaire, une placidité extrême, notamment lorsque je le comparais à mon état méditatif habituel moyennement détendu. Il présentait une subtilité lucide, en même temps que l'univers quotidien demeurait mystérieusement présent dans l'imagerie tout en s'égarant quelque part du côté gauche de ma perception.

Je pratiquais la méditation depuis des années, mais à ce jour je n'avais jamais réussi à accéder à une conscience si inexplicablement profonde, diffuse et toutefois intensément lucide. J'étais résolu à faire l'essai de variations d'un procédé de régression nommé « ciblage d'imagerie », lequel, selon les écrits spécialisés, était l'une des méthodes les plus efficaces.

Au départ, je me montrai prudent, ne modifiant que légèrement les méthodes publiées dans divers ouvrages et présentées sur cassettes. Mais

au fil d'une expérimentation plus audacieuse, je me mis à intégrer quelques techniques de mon cru. M'éloignant des pratiques décrites, je me suis orienté plus définitivement vers une véritable hybridation des formules employées par les praticiens de pointe dans le domaine de la régression hypnotique.

Pour parvenir à mes fins, j'avais intégré une partie des techniques de régression par ciblage d'imagerie standardisé à d'autres éléments de méditation non référentielle et de la concentration. En pratique, je ne fis pas appel aux mantras comme point focal de concentration. Ce fut particulièrement difficile, car la pratique de la régression décrite en détail dans certains ouvrages s'effectuait invariablement sur quelqu'un d'autre. Personne n'avait envisagé une manière de se faire régresser soi-même, encore moins en intégrant deux types de méditation. Je me retrouvais donc en territoire sérieusement inexploré, sans nulle bouée de sauvetage contemplative en cas d'incident.

Après plusieurs semaines, en m'exerçant et grâce à une concentration intense, j'étais parvenu à atteindre une relaxation physique et mentale de plus en plus profonde, ce qui entraîna une sensation presque irréaliste de tranquillité intérieure qui différait toutefois de celle que j'obtenais depuis des années par des techniques de méditation largement répandues. Plus important encore, même au paroxysme d'états de relaxation profonds, j'avais l'impression d'avoir toujours accès à mes facultés lucides. Grâce à quelques modifications, je réussis à produire un degré de perception consciente qui me paraissait bien plus aiguisé que pendant l'état normal de veille. Quelques chercheurs dont j'avais consulté les travaux rapportaient avoir eu recours à des substances hallucinogènes tel le LSD pour essayer ce procédé ou tenter de l'améliorer. J'étais pour ma part engagé à atteindre des états de conscience altérés exclusivement par la méditation hybride.

Ce jour-là, j'ai immédiatement compris que je touchais à l'état recherché, car je pris conscience, a priori très subtilement, que j'étais capable de faire l'expérience de l'image sur laquelle je m'étais concentré mentalement, au lieu de simplement imaginer que je me trouvais dans l'image. C'était comme si j'avais pénétré la scène visualisée et que j'y participais, sans toutefois perdre le contrôle de ma lucidité. J'étais capable de penser et de raisonner tout à fait clairement même si je me trouvais dans

un état contemplatif extrêmement profond. À mon sens, une minute j'étais plongé dans une concentration exceptionnellement intense en tentant de méditer, et l'instant d'après, je me retrouvais précisément à la frontière ténue de cette réalité hors de l'ordinaire que j'avais cherché à atteindre. « Et maintenant, que va-t-il se passer ? » songai-je.

La limpidité absolue de cet état de transe que j'avais pénétré était si intense que j'ai d'abord pensé avoir dérivé dans un état onirique profond sans précédent. Au début, j'eus la sensation d'être entouré d'un néant illimité, puis de dériver au cœur de celui-ci. Ses dimensions étaient d'une ampleur si colossale que j'avais l'impression de chuter à l'infini au milieu de l'éternité. Je me suis surpris à tenter d'en discerner les confins extérieurs par les moyens tempérés de ma perception. J'ai vaguement souvenir que ce néant dégagait un sens diffus de réalité non ordinaire et qu'il englobait entièrement l'image que j'avais employée comme point focal du processus méditatif.

Lorsque cette pensée pénétra mon champ de conscience, j'eus le sentiment limpide d'entendre une voix très douce, presque aérienne : « Ce n'est pas un rêve, mais tu n'es pas éveillé non plus. » Je n'éprouvais aucune crainte. Par contre, ce n'était pas dans mon habitude d'entendre des voix, ce ne l'a jamais été. Mais j'étais suffisamment captivé par celle-ci pour vouloir en repérer la provenance. À l'aide de mes facultés sensorielles, j'ai procédé à un balayage de la région. Rien. C'est alors que j'ai réalisé que, peu importe ce qu'était cet état de conscience, mes facultés visuelles et auditives normalement acérées ne m'étaient plus d'aucune utilité.

Cet état de conscience était différent de tout ce que j'avais connu auparavant. C'était à l'évidence un état contemplatif tout à fait étranger à ceux qui m'étaient familiers. Ce n'était pas non plus un rêve. Du moins, pas à ma connaissance. Peut-être était-ce une attaque cardiaque ou un AVC.

J'avais lu les livres de Raymond Moody et de Kenneth Ring sur les expériences de mort imminente, et j'imaginai avoir peut-être sauté quelques phases initiales du processus de la mort, ou n'en avoir eu aucune conscience. J'étais sur le point de passer aux stades ultimes du trépas. Je me souviens d'avoir sondé les limites de la scène dans l'espoir d'identifier mentalement la forme d'un tunnel dégagant une lumière brillante. J'avais tout de même préservé ce degré de perception cognitive. Si j'arri-

vais à déceler l'ouverture de ce tunnel, alors je saurais où me diriger. Après une période de temps qui m'a paru plutôt brève, je fus en mesure de me persuader qu'après tout, je n'étais peut-être pas mort. J'étais hautement conscient de faire une expérience qui n'était pas la mort, mais je savais aussi qu'elle ne faisait pas partie du lot de mes expériences familières.

« *Non, nigaud, tu n'es pas mort* », déclara la voix musicale. C'était un songe insolite. Combien de fois entendons-nous en rêve quelqu'un nous dire que nous ne sommes pas morts et que nous ne rêvons pas ? Il fallait bien admettre que je m'étais déjà endormi en méditant. Toute personne qui se consacre à la méditation pourra vous confirmer que c'est une chose qui survient de temps à autre, même chez des méditants consommés et efficaces. Par ailleurs, ma transe n'avait pas la saveur d'un rêve. Elle ne ressemblait pas non plus à une hallucination. Je le répète, je ne me drogue pas. C'est alors que le reste de la scène se mit à se transformer imperceptiblement pour acquérir des contours plus définitifs.

J'avais l'impression que « cette chose » présente à proximité de moi était de nature féminine. Pourtant, ni le ton de voix ni aucune indication des contours flous et immobiles de la forme corporelle se traçant devant moi ne me permettaient cette conclusion. Seule l'expérience, telle qu'elle se déployait autour de moi, dégageait la nette impression d'une identité féminine. Plus important encore, elle était empreinte d'un sentiment absolu et puissant de sérénité et de sécurité intérieure parfaite qui m'envahissait à mesure que l'image continuait de se préciser. De toute ma vie, je n'avais jamais goûté une paix intérieure si pure, et je savais, sans l'ombre d'un doute, que c'était de cet être qu'elle émanait, non du lieu où je me trouvais.

Ce qui n'était qu'un brouillard mal défini quelques instants auparavant prit désormais la silhouette d'une femme. Vêtue d'une toilette de chiffon jaune simple mais élégante effleurant le sol, cette fée avait une longue chevelure flottante de couleur châtain qui lui couvrait les épaules. D'après mon évaluation, la dame, de taille moyenne, avait environ 35 ans. Un collier de perles entourait sa nuque délicate et, à son poignet, elle portait un bracelet fait d'un métal malléable, du platine à mon avis, avec une surface polie incrustée d'une gemme solitaire d'un bleu profond presque mauve. Cette pierre semblait nettement diffuser une lueur subtile. Je n'avais jamais vu de joyau ou d'effet optique semblable.

Le seul autre élément remarquable que j'ai pu observer alors, c'était une immense difficulté à me concentrer sur ses yeux, d'une teinte verte proche du jade. Son regard reflétait des abîmes insondables. La couleur était infiniment plus chatoyante que tout ce que j'avais jamais vu. Ses yeux présentaient également la qualité d'un prisme, une qualité vaguement mystique. Chaque fois que je tentais de me focaliser directement sur ce regard, j'échouais.

Dans l'ensemble, l'apparence de cet être dégageait une simplicité, une beauté éblouissante, sans toutefois s'approcher des critères de beauté habituels. Une compétence et une confiance parfaites en émanaient aussi, dans tous les sens du terme.

Pour me dégager un peu de l'effet, j'ai détourné mon attention de cette femme et l'ai reportée sur l'environnement. Nous nous trouvions dans une sorte de jardin, mais la variété, la densité et la richesse de la végétation défiaient les limites de mon imagination. Même si ce jardin luxuriant était celui de l'image sur laquelle je m'étais concentré au début de ma méditation, il comportait beaucoup plus de détails ; il était plus fourni et merveilleux que je n'aurais pu l'imaginer. Ce jardin exubérant se situait sur une île, au milieu d'une petite étendue d'eau, mais je ne parvenais pas à discerner à quel endroit.

Les nuances de l'eau, un lac ou une rivière, étaient du plus prodigieux turquoise vif. Ce n'était pas tant sa couleur que son chatoiement qui la rendait difficilement définissable. Là où cette eau se brisait, elle paraissait soulignée de volutes ardentes et argentées d'une nature magique. Sa pure intensité et sa couleur, de même que celles de tout l'environnement, surpassaient de loin tout ce que j'avais vécu auparavant.

Le jardin qui entourait la région était parfaitement dessiné et soigné ; il présentait une flore diversifiée si vaste qu'il m'était impossible de dénombrer toutes les espèces. Il y en avait plusieurs que je n'avais jamais vues auparavant, même dans les paysages plus exotiques que j'avais visités. Une fontaine, fabriquée d'un marbre singulier, projetait une pigmentation d'un vague vert pâle. Cette teinte rappelait un peu celle des yeux de la dame, sans l'étrange lueur. C'était mystérieusement magnétique. Soigneusement façonnée dans un matériau d'une teinte plus sombre, une arche était sculptée sur toute la largeur de la fontaine, telle une poignée de corbeille ornée de roitelets. Cette œuvre laissait voir des détails si précis

qu'on aurait cru que les artisans avaient mis des siècles à la réaliser. Un jet d'eau continu d'un bleu argenté vaporisait doucement de la fontaine ; cette eau paraissait émaner de l'étendue plus vaste. Elle prêtait au décor une mystique surnaturelle. J'étais totalement hypnotisé, captif de la magie de la scène.

La dame était assise sur un banc, les mains croisées sur les genoux. Elle était dans la posture de ceux que l'on prend en photo. Par ailleurs, elle donnait l'impression d'être totalement à l'aise. Installé sous un immense saule pleureur majestueux, le banc était fait de simple chêne. Derrière la dame, sur sa droite, se voyait un treillis de lattes de bois entrelacées et peintes d'un ton de blanc cassé subtil. Le treillis portait des enluminures d'or délicates presque imperceptibles, mais un adroit jeu de lumières avait ainsi été créé.

Du treillis étaient suspendus des paniers de fleurs – des pétunias peut-être – les plus somptueux et d'une facture exquise. Ils étaient sans doute l'œuvre d'un jardinier magicien. Ces fleurs jaillissaient de tous leurs côtés. Chacune des corbeilles comportait des bouquets vibrants d'une multitude de teintes impossibles à dénombrer. Parmi ce délire irisé, un mauve intense et riche prédominait. Une sorte d'effet électrique ajoutait encore à l'intensité des coloris. À la gauche du banc sillonnait un sentier de marbre blanc jalonné d'un foisonnement de roses de toutes couleurs, les formes et les variétés imaginables. Ces rosiers étaient eux aussi impeccablement entretenus et, comme pour les corbeilles fleuries, débordaient d'un nombre incalculable de roses parfaitement dessinées, aux reflets iridescents.

Je n'éprouvais aucune crainte, seulement une curiosité circonspecte. Où étais-je donc ? Quelle était la nature de l'expérience que j'étais en train de vivre ? Quelle était cette voix que j'entendais – et que je percevais soudainement par d'autres canaux ? Avec ces questions, de nouvelles pensées et réponses jaillirent en mon esprit, semblables à de l'eau déferlant doucement en cascade. Le caractère audible de ce que « j'entendais » était si doux, qu'il était à peine discernable. Ce qui me parvenait n'avait pas la forme audible d'une voix, comme je l'avais d'abord cru. Au lieu d'entendre le flot de paroles que l'on conçoit ordinairement comme une langue, j'avais l'impression que mon mental captait des concepts implantés directement. Cette communication très pure parvenait à ma

conscience avec une limpidité sans équivoque et était douée d'une fluidité qu'aucune voix humaine n'avait. Il ne faisait aucun doute qu'elle provenait de cette dame désinvolte, assise sur le banc, et qui avait posé son regard sur moi.

– *Tu sembles très confus en ce qui a trait à certaines questions, alors j'ai cru bon de m'arrêter ici pour t'aider à éclaircir les choses, captai-je de sa part.*

Les paroles me parvenaient, mêlées au murmure de l'eau qui écla-boussait doucement les cailloux. Peut-être était-ce le clapotis de la fontaine à l'arrière-plan. De nature rationnelle, je ne suis pas enclin à paniquer ou à m'illusionner. Par contre, il y a un temps et un lieu pour tout et je commençais à penser que la panique serait peut-être appropriée dans les circonstances actuelles.

Sans vouloir paraître sur la défensive, j'ai dit, à tout hasard : « D'accord, je sais que je dois être en train de rêver, mais pourquoi ce songe me paraît-il si différent de tous les autres ? Qui es-tu ? » La dame me donna l'impression de sourire, et répondit :

– *Tu te trouves là où tu as toujours été, mais, pour créer la situation présente, disons que ta perception a été augmentée et que tu vois les choses un peu plus clairement maintenant. En ce qui concerne qui je suis, par contre, ne voulais-tu pas plutôt dire « qu'est-ce que je suis » ?*

J'ignore si c'est le contenu de la réponse ou le fait d'avoir reçu une réponse qui m'a amené à sursauter si brusquement. Si j'avais su comment m'y prendre, j'aurais sans doute pris la fuite à toutes jambes. Même si je ne me sentais nullement menacé ou captif, il ne me semblait pas que j'avais les moyens de m'en aller. D'ailleurs, étant donné mon état de perception et de conscience, j'ignorais comment m'y prendre. Et puis, il y avait la forme de communication employée ; c'était tout à fait déroutant, en dépit de la clarté qu'elle permettait. On aurait dit que les mots étaient complètement désuets et que le seul mode de communication efficace était l'échange en bloc de phrases et de paragraphes tout entiers sous forme d'un jet continu. Ces pensées, néanmoins, passaient de l'un à l'autre avec une cohérence parfaite. Je ne savais trop si j'employais encore une langue normale ou si, dans l'état d'acuité où je me trouvais temporairement, je communiquais moi aussi d'un point de vue conceptuel. J'ai décidé d'adopter un ton plus calme de conversation, dans l'espoir de découvrir le moyen de me tirer de là... peu importe où j'étais.

– Tu as mentionné que ton nom était Kalista, dis-je au départ.

L'impression ressentie lorsque cette dame m'a transmis ce que j'ai pris pour son « nom » est tout à fait indescriptible. Kalista est, au mieux, une approximation vague de la perception communiquée sur sa désignation personnelle. À vrai dire, il est impossible de traduire, peu importe l'écriture, le concept représentant son « nom », même s'il était parfaitement clair pour moi et que je n'avais aucune difficulté à le lui retransmettre. Avec l'apparence d'un doux sourire, elle répondit :

– *D'accord, c'est assez proche de mon nom.*

Mon étonnement n'aurait pas été plus grand si, dans un zoo, une girafe m'avait prié de lui servir un café. Même si je pressentais clairement que l'échange avait lieu avec cette dame, je ne m'étais pas pleinement préparé à ce que le phénomène se produise véritablement. J'ai néanmoins poursuivi.

– Non, non... Si je prononce mal, j'aimerais rectifier.

– *Ne sois pas ridicule. Tu as bien réussi.*

– Merci. Tu as raison, bien entendu. Ce que j'aimerais vraiment savoir c'est ce que tu es et ce qu'est cet endroit. Je suppose que je suis en train de rêver. Ou d'halluciner. (J'étais tendu.)

– *Excellentes questions : Disons pour l'instant que nous sommes élèves de la même école. Tu n'as qu'à me considérer comme quelqu'un qui a trois ou quatre diplômes de plus que toi. Et non, tu ne rêves pas et tu n'as pas d'hallucination, du moins pas plus que d'habitude.*

– Très bien, je peux accepter ça. Donc, je sais que je ne rêve pas, mais...

– *Détends-toi, Charles. Respire à pleins poumons, expire à fond. Tu te souviens ? Dis-moi, comment détermines-tu que tu rêves ?*

J'eus le sentiment qu'elle était animée du désir sincère de m'aider et qu'elle le ferait si je l'écoutais. J'ai donc décidé que, jusqu'à ce que je découvre le moyen de m'esquiver, je la laisserais me servir de guide. En rétrospective, je me rends compte que je n'avais en l'occurrence aucun choix, bien entendu.

– Les rêves présentent une certaine qualité et, je n'en sais rien, on sait, c'est tout, balbutiai-je en guise de réponse.

– *Laisse-moi t'éclairer. Là d'où je viens, la vie de tous les jours que tu mènes, ce type d'existence, est, à nos yeux, à peine un rêve.*

– Je ne suis pas sûr de comprendre. (Sa réponse me sidérait.)

– *Bien sûr que tu comprends !* m'assura-t-elle, confiante.

Les gens qui me connaissent bien savent que je n'aime pas jurer. Plus jeune, j'étais plus enclin à proférer de gros mots, mais avec l'âge, l'habitude m'a heureusement quitté. Cependant, en songeant à ce qu'elle venait de dire, plusieurs des blasphèmes spontanés qui nous viennent en se frappant le pouce avec un marteau me passaient par la tête. Cette entité qui disait être Kalista communiquait par des moyens qui n'autorisaient ni l'inexactitude ni la fausseté. Elle était pleine d'assurance. Sa présence me poussait à réfléchir sérieusement à ses propos. Encore sous l'effet du choc, j'ai tenté de poursuivre de manière plus nonchalante.

– Alors, tu es une sorte d'enseignante ? Une âme évoluée ? Un maître ascensionné ?

– *Tu adores tout étiqueter, n'est-ce pas ? Je suis une âme, comme toi, mais comme je l'ai expliqué, j'ai franchi quelques étapes de plus que toi. Si tu te concentrais un peu mieux, tu te souviendrais que nous nous réunissons brièvement entre chaque incarnation avec quelques-uns de tes autres conseillers pour examiner d'où tu viens et déterminer plus ou moins l'endroit qui te conviendrait le mieux pour ta prochaine existence.*

Je ne l'ai pas crue, mais j'ai voulu me prêter au jeu. *Et ceci n'est pas un rêve ni une hallucination ?*

– *Non, mais j'ai le sentiment que si tu n'arrêtes pas de te torturer avec ces questions, tu vas finir par te rendre fou !* lança-t-elle en riant de bon cœur.

– Dernièrement, je me suis sérieusement interrogé, et je suis déçu de mon incapacité à trouver des réponses qui...

– *Oui, nous avons entendu ton appel. Voilà pourquoi je suis venue.*

Sur ce, elle se leva et, avec un large sourire, s'inclina exagérément en une sorte de révérence.

– Et tu vas m'aider ?

– *Comme toujours, je vais t'aider à te rappeler ce que tu sais déjà, mais que tu pourrais avoir oublié. Il est encore plus évident que tu as oublié – encore une fois.*

– Oublié ? Qu'entends-tu par là ? Si je le savais, je m'en souviendrais certainement. Je ne sais rien, alors pourquoi ne m'aides-tu pas en ce qui me pose problème ?

– *Tu veux rire ? Je ne suis pas chargée d'une tournée de conférences estivales. Je peux t'aider à te rappeler ce que tu sais déjà, mais il te faut d'abord poser des questions directes. Qu'est-ce qui te tourmente le plus ?*

– Hum... laisse-moi réfléchir. Ce qui me tourmente le plus... Bon, peux-tu me dire ce qui se passe au moment de la mort ?

– *Comment ?* s'exclama-t-elle, incrédule.

– Euh, tu sais il y a tous ces bouquins de nos jours... Des gens qui ont connu des expériences de mort imminente ou des phénomènes similaires. Ils évoquent un passage dans un tunnel, la rencontre avec un être de lumière et...

– *Oh, ça !*

À son intonation, je me sentis comme un parfait imbécile. J'étais embarrassé. Elle aurait aussi bien pu me demander à quoi ressemblait la couleur verte. Elle me donna l'impression que les réponses à mes questions – des problématiques sur lesquelles j'avais passé des années – se trouvaient sur Internet, à portée d'ordinateur et qu'il s'agissait simplement d'apprendre à utiliser l'appareil et son réseau. En attendant sa réplique, j'ai observé que quelque chose que je n'arrivais pas à discerner dans le feuillage l'avait distraite.

– *Désolée, que voulais-tu savoir ?*

– Ce qui se passe vraiment.

– *Dans quel sens ?*

– À l'évidence dans *n'importe quel sens* ! m'écriai-je, exaspéré.

– *Je te l'ai précisé, je ne suis pas ici pour dissenter. Si tu veux des réponses, tu dois poser des questions directes et cohérentes.*

– Oh, je m'excuse. D'abord, à quoi ressemble l'expérience de la mort en soi ?

– *Eh bien, je n'ai pas éprouvé cela depuis longtemps*, dit-elle en souriant.

– *Mais si mes souvenirs sont exacts, c'est comme d'être dans une montgolfière au sol, à discuter avec des amis et l'équipage terrestre. Puis, au moment de la mort, quelqu'un relâche les poids qui t'amarreraient. De là, tu t'élèves, tout simplement. Libre du poids de l'illusion de la vie, tu t'envoles.*

– Donc, ce n'est pas terrifiant. Et « les amis et l'équipage au sol » que tu mentionnes sont sans doute les gens que l'on rencontre au cours de l'existence ? Illusion – quelle illusion ?

– Une petite minute ! Une chose à la fois. En premier lieu, ce n'est effrayant que pour ceux qui choisissent d'oublier à quoi ça ressemble. En second lieu, oui, bonne déduction, l'équipage représente les gens qui nous ont prêté main-forte lors des passages difficiles de notre mission et de notre apprentissage une fois incarnés sous forme humaine. Je suis impressionnée – tu es plus futé que tu n'en as l'air. Nous aborderons la question de l'illusion plus tard.

– Comment ? Qu'est-ce que ça signifie ? Les gens choisissent d'oublier ? Tu passes ton temps à le répéter. (Je n'ai pas porté attention à ses taquineries détournées.)

– Eh bien, presque chaque être sur terre a déjà vécu et est mort au moins plusieurs fois. Tous portent en eux le souvenir de ce à quoi ça ressemble de mourir, ainsi que l'information sur la conception de l'Univers. S'ils renonceraient à se persuader qu'ils ne savent pas, alors ils se souviendraient de presque tout ce dont ils veulent se rappeler.

– Ça alors, Kalista, je n'en sais rien ! Je connais quelques personnes qui souhaitent ardemment comprendre ces choses. Si c'était si simple, je présume que bon nombre de gens auraient déjà compris, même s'il ne s'agissait que de se souvenir, rétorquai-je.

– Eh bien, il y a quelques obstacles sur le chemin.

– Il y a toujours un attrape-nigaud, n'est-ce pas ?

– Du calme, il n'y a rien d'insurmontable avec un peu d'effort, ajouta-t-elle en souriant.

– Dis-le-moi sans détour : Qu'est-ce qui nous empêche de voir l'ensemble de la situation ? De connaître ce qu'on ressent à la mort et de percer les autres mystères de la vie ?

– La peur joue dans une large mesure.

– La peur ? Je croyais que c'était la mort elle-même que nous redoutions.

– Aussi, mais les gens doivent bien comprendre et accepter que ce qu'ils appellent la vie n'est rien de plus qu'un endroit où ils font certains apprentissages. Ce n'est qu'un état perceptuel, expliqua-t-elle avec tristesse. Bon nombre des motifs qui aiguillonnent les humains disparaîtraient si ces derniers acceptaient cette réalité. Les gens sont incités à se comporter de manière prévisible quand on leur apprend en bas âge que telle chose est « péché » et que s'ils s'y livrent, ils iront en enfer. Ainsi, s'ils savaient que le monde est essentielle-

ment illusoire et que tout acte autre que celui d'apprendre certaines leçons est futile, ils ne bénéficieraient pas du plein impact de ces leçons.

– Affirmes-tu que le monde où nous vivons est plus ou moins une salle de cours pour âmes récalcitrantes ?

– *Oui, c'est une salle de cours, mais je ne suis pas certaine de la dernière partie de cette affirmation*, fit-elle en rigolant.

– Les gens ne sont donc attentifs « en classe » que s'ils sont menacés d'être envoyés chez le directeur... essentiellement, d'aller en enfer ?

– *C'est une manière de voir les choses. Disons qu'à moins d'être fermement persuadés que le train qui fonce sur eux à toute allure est bien réel, les gens ne seront pas très enclins à s'écarter des rails. En somme, le monde doit te paraître tout à fait réel, sinon tu ne finirais jamais par apprendre ce pour quoi on t'a envoyé ici-bas.*

J'ai réfléchi à ce point. Et si Kalista avait raison ? Et si ce que nous appelons la vie n'était rien d'autre qu'un état d'esprit et que la raison première de vivre, c'était d'acquérir des connaissances ? Cette déduction ne fit que susciter d'autres questions.

– Dis donc, Kalista, je n'en sais trop rien. Pourtant, le monde me semble bien trop réel pour n'être qu'un simple état d'esprit – une perception, c'est le terme que tu as employé, je crois.

– *Tu as déjà rêvé ?*

– Changeons-nous de sujet ?

– *Non.*

– Bien sûr, je rêve tout le temps, mais je ne peux me rappeler tous mes rêves, néanmoins.

– *Mais quand tu rêves, Charles, cela te semble-t-il réel ?*

– En y réfléchissant bien, le rêve me paraît assez réel la plupart du temps. Ainsi, tu affirmes que la vie possède plus ou moins le même caractère ?

– *Seulement si tu mets ces paroles dans ma bouche, mais tu ne le feras pas, n'est-ce pas ?*

– Pourtant, nous ne rêvons pas quand nous sommes en vie ; enfin, pas vraiment.

– *Cela dépend de la manière dont tu définis le rêve, n'est-ce pas ? De mon point de vue, crois-moi, vous rêvez tous – ou c'est tout comme.*

L'argument me posait problème. Je me souviens assez clairement que c'est à ce moment de la conversation que j'ai fait une pause pour conférer avec moi-même. Depuis mon point de vue, tout ce qui se déroulait me semblait très réel et en donnait l'impression. Un peu trop. J'ai aussi songé qu'en dépit de ce qui se passait à mon avis, j'étais peut-être en conversation avec moi-même. Il m'était difficile d'admettre que j'avais inexplicablement pénétré une base mystique dans les nuages, que j'avais dérivé en un lieu où je pouvais discuter avec un esprit désincarné – évolué ou pas. Pourtant, les révélations, les exemples que cet être offrait ne provenaient définitivement pas de mon subconscient. Ils ne s'approchaient même pas de ma philosophie ou de ma manière de penser à l'époque. Je n'avais d'autre choix que d'accepter que, même si j'avais considéré la vision du jardin et de la dame comme une métaphore engendrée par mon mental, le contenu implicite des propos tenus n'émanait pas de moi. Mais quelle en était alors la provenance ? Sur ces réflexions, et supposant que je ne retrouverais plus jamais ce contact avec Kalista, je résolus d'insister un peu et d'obtenir au moins quelques-unes des réponses à mes questions.

– Je ne suis pas sûr de saisir la réponse à cela moi-même à ce stade, mais si la vie, ou ce qu'on appelle la vie, n'est qu'un rêve, alors qu'est-ce qui est réel ?

– *Réel ? Je ne me rappelle pas avoir affirmé que la vie n'était pas réelle. Tu as dit toi-même que lorsque tu rêves, cela te paraît plutôt réel. Ce n'est que plus tard, une fois que le rêve est terminé et que tu as retrouvé « l'état de veille », que tu réalises qu'il s'agissait d'un rêve.*

Ces paroles m'incitèrent à réfléchir. Pour une raison ou une autre, quand elle l'expliquait ainsi, la lumière se faisait en moi. Je me suis mis à concevoir une existence après cette vie-ci, mais aussi à la percevoir vraiment. De nulle part, une comptine me vint à l'esprit, je ne sais trop comment.

*Row, row, row your boat
Gently down the stream,
Merrily, merrily, merrily, merrily,
Life is but a dream.*

[Vogue ta barque doucement au fil des flots, joyeusement, car la vie n'est qu'un rêve.]

– Oh, j’ai l’impression de commencer à comprendre !
 – *Si je croyais que c’était vrai, je danserais une gigue irlandaise ici même.*
 – Très drôle ! Malgré tout, je crois qu’en réalité tu dis qu’il nous faut mourir afin d’apprécier pleinement le fait que ce que nous appelons « la vie » n’est rien d’autre qu’un rêve.

C’est alors que Kalista se leva et exécuta une sorte de pas exagéré de danse irlandaise, les bras allongés le long du corps. Ç’aurait été hilarant, sauf que quelque chose me disait que son exécution dépassait de loin toute performance des danseurs du spectacle *Riverdance*. Malgré tout, la vision d’une âme évoluée virevoltant dans ce jardin idyllique était plus que je ne pouvais en supporter, prenant en compte tous les assauts livrés à mes facultés sensorielles cet après-midi-là. Percevant que j’étais sur le point de perdre le contrôle, Kalista mit un terme à sa danse, un large sourire aux lèvres.

– *Ouf ! Ça fait pomper le cœur.*
 – Très drôle. Est-ce que ce que j’ai dit avant, par contre, sur le fait de **devoir** mourir pour comprendre...
 – *Eh bien, oui. C’est précisément cela. Sauf le fait d’avoir à mourir.*
 – Comment ?
 – *Désolée.*
 – Qu’entends-tu par là ?
 – *Regarde autour de toi. À l’instant présent, crois-tu vraiment avoir à mourir pour comprendre ce que je viens de t’expliquer sur la vie dans votre monde, la mort et tout le reste ?*
 – Oh, je vois. Mais je vais sans doute tout oublier. (La lumière se faisait enfin en moi.)

– *Ah ! ha !*
 On aurait dit qu’elle venait de remporter une joute de tennis ou un tournoi sportif. Elle avait l’air véritablement ravie que j’aie saisi ce point, ou de m’avoir conduit à cette conclusion. Cette deuxième probabilité me semblait plus plausible.

– Alors, pourquoi oublions-nous ?
 – *Bien oui, Charles, vous oubliez. Mais cela ne signifie pas que les choses seront toujours ainsi. Nous reviendrons sur ce point plus tard, fit-elle avec compassion.*

– D'accord, mais j'en suis toujours à mon point de départ, en quelque sorte. Pourquoi craignons-nous tant la mort ? Finalement, ce serait comme de redouter le réveil après avoir dormi toute la nuit.

– *Plutôt ridicule, non ? Il faut se souvenir, mais les humains ne se souviennent pas. De leur point de vue, ce serait comme si quelqu'un apparaissait au milieu de ton rêve et lançait : « Bon, Charles, ton rêve est sur le point de se terminer », en omettant toutefois de mentionner ce qui se passera une fois le songe achevé. C'est le fait de ne pas savoir ou de ne pas se souvenir qui suscite l'inquiétude. Et cette crainte paralyse la plupart des humains, à tel point qu'ils ne réalisent pas la moitié de ce qu'ils pourraient accomplir au cours de leur existence.*

– Je comprends mal le sens de tes propos.

– *Rappelle-toi lorsque tu étais à la petite école et que tu montais dans les montagnes russes au parc d'attractions.*

J'ai évoqué mentalement cette expérience de mon enfance, vaguement mal à l'aise que Kalista soit au courant. Bien sûr, je me revois alors.

– *La première fois que tu y es monté, tu étais terrifié.*

– Faux !

– *Vrai !* Elle souriait et riait simultanément, pas de moi, mais avec moi.

– Peu importe...

– *De toute manière, à la fin du tour de manège, tu trépignais d'impatience d'y retourner, car ta peur s'était envolée. Tu étais devenu un vieil habitué avant même que le tour ne soit terminé.*

En y réfléchissant bien, j'ai constaté que c'était exact, étrangement. On m'avait attaché dans la voiturette appelée « coursier », car un train circulant sur des voies parallèles rivalisait avec le nôtre jusqu'à l'arrivée. Au troisième tour, je bayais aux corneilles. Après examen, je me suis demandé si on pouvait relier notre précédente expérience de mort à ce qui terrorise le plus les gens. La peur que la mort exerce sur nous pourrait éventuellement être quelque peu atténuée grâce à la connaissance. Que pourrais-je faire de ma vie, si la peur de la mort se dissipait en moi ?

Constatant que j'aboutissais à cette déduction, Kalista me fit la remarque suivante :

– *L'expérience de la mort s'approche beaucoup de cela. Si seulement tu te rappelais ce que c'était la dernière fois, tu ne la craindrais plus du tout. Pas davantage que de te réveiller le matin.*

– Après la mort, si les gens se souvenaient d'où ils viennent, un peu comme d'avoir hâte de remonter dans les montagnes russes, alors ils choisissent de renaître à une autre vie ?

– *S'ils le souhaitent, naturellement.*

– Et pourtant, ils reprennent à zéro, ne se souvenant pas qu'il s'agit plus ou moins d'un rêve, et éprouvent une fois de plus la crainte de mourir.

– *C'est vrai pour la plupart des humains, mais les choses n'ont pas à être ainsi. Comme tout le reste, c'est une question de choix. La majorité d'entre eux décident de ne pas se souvenir, car ils savent que, le cas échéant, le « tour » perdrait de sa réalité. À part l'apprentissage, les gens vont là-bas pour la sensation enivrante. Pour éprouver les sensations de la sphère physique, entre autres.*

– Donc, ils peuvent revenir exempts de cette peur... Ou avoir alors une appréhension moindre.

– *Comme je l'ai expliqué, il s'agit d'une décision personnelle. Quelques-uns décident de ne pas agir ainsi.*

– Mais pas tous ?

– *Crois-tu que tu auras aussi peur de la mort, désormais ?*

– Probablement pas, constatai-je en souriant.

Ces propos avaient irréfutablement la coloration d'une vérité éternelle. Comme je l'ai dit, lorsque Kalista parlait, ses propos étaient empreints d'une saveur d'équilibre incontestable. Je savais sans l'ombre d'un doute que tout ce qu'elle affirmait était vrai. J'ai donc pensé qu'il me fallait apprendre d'elle tout ce que je pouvais sur la mort et l'expérience du trépas.

– Qu'advient-il concrètement de la personne qui passe de vie à trépas ? Comment passe-t-elle d'ici à là-bas ?

– *Je saisis mal cette question. Suggérerais-tu qu'à la mort il y a un parcours physique à suivre, comme si la personne se rendait quelque part ?* demanda-t-elle, l'air confus.

– Ce n'est pas ainsi ?

– *Pas vraiment, non. Du moins, on ne va pas dans un endroit où l'on n'est pas déjà.*

– Je ne te suis plus. Ne peux-tu pas me dire simplement ce qui se passe au moment de la mort, et omettre tout ce charabia ? (J'étais complètement dérouté.)

– *Sans problème.*

– Alors ?

– *Il y a affranchissement.*

– Affranchissement ? Je pige mal.

– *Bien sûr que tu piges. Souviens-toi...*

– De ma dernière mort ?

– *Précisément !*

– Mais c'est impossible !

– *Est-ce ainsi qu'il faut penser ?* Son sourire dénotait un soupçon d'exaspération.

– *Tu peux y arriver, mais tu préfères croire le contraire. Alors, naturellement, tu n'y parviens pas.*

– Mais comment puis-je me rappeler ?

– *Par l'état méditatif dans lequel tu te trouves présentement. Plonge plus en profondeur sans toutefois te perdre complètement et, de là, concentre-toi intensément pour te souvenir de ta dernière mort.*

Kalista a dut faire quelque chose à cet instant, car, avant même de m'en apercevoir, je me suis retrouvé précisément au moment de ma mort dans mon existence précédente. Le souvenir me reportait à l'instant pile de l'affranchissement évoqué par Kalista. Je me suis senti en train de sortir de mon corps et d'accélérer simultanément. J'ai *vécu* directement l'expérience, voyant sans entraves que ce n'était pas vraiment une « élévation » dans le sens de gagner de l'altitude. Le paradis n'est pas « là-haut », mais simplement... à l'extérieur. Depuis ce point de vue particulier, j'ai compris qu'il ne s'agit pas alors de s'élever hors du corps physique, mais plutôt de sortir et de s'éloigner du poids qui nous retient à l'intérieur, et non pas « en bas », dans la forme humaine. Lors d'expériences de mort imminente, certains affirment qu'ils « s'élèvent hors du corps et montent au plafond, d'où ils contemplent leur forme ». Cette explication paraît plausible, mais en réalité, puisque ce « mouvement » n'est en vérité qu'une modification de la perception au moment où nous franchissons le seuil de la « mort », il nous est possible de « regarder » notre corps ou toute autre chose à notre guise, n'importe où et quand nous le souhaitons, car nous

voilà désormais libérés des limites imposées à notre perception dans la dimension humaine.

À mesure que Kalista me guidait au fil du souvenir, tout devenait parfaitement clair pour moi : ce qui se transforme au moment de la mort, c'est uniquement notre perception. Et celle-ci a subi une sorte de cécité temporaire en prenant forme dans un état que nous nommons « la vie ». La mort, c'est la vie, et la vie, c'est dormir virtuellement, songeai-je alors.

Je n'étais plus entravé par une perspective tridimensionnelle ni par un système de croyances voulant que le corps nous définisse. Je voyais peu à peu les choses telles qu'elles sont en réalité. Il n'est pas nécessaire de s'élever dans les cieux et d'expérimenter l'ensemble des dimensions sans fin de l'univers, car, tels que nous sommes, nous connaissons déjà l'envergure tout entière de l'Univers.

La mort ne fait que nous libérer du joug de l'illusion que la forme humaine nous impose temporairement comme « réalité ». Et il s'avère que la perception de la réalité à laquelle nous restreignent notre ego et la forme humaine est fallacieuse. En vérité, l'univers est une réalité où absolument tout, sans exception, est, par sa nature et sa structure même, lié et infini. À ce moment, j'ai compris que par la supercherie de l'ego, la forme humaine et notre tendance ridicule à nous identifier au nom que nous porterons pendant 60 ou 70 années sont parfaitement illusoire. Toutes ces fausses notions furent évacuées de mon système de croyances en un éclair. Cette illusion que nous appelons « la vie » est, à n'en pas douter, une aberration de la perception où nous reposons. Et cet état n'est qu'éphémère.

Notre nature véritable est une essence spirituelle parfaite et purifiée où non seulement nous sommes de l'envergure de l'Univers, mais cet univers lui-même. En adoptant la forme humaine, la perception exacte de ce que nous sommes vraiment disparaît, même si, pour le meilleur ou pour le pire, nous venons ici-bas pour apprendre. Ce phénomène que nous appelons la vie, et que nous tenons erronément pour notre identité et notre nature, n'est rien d'autre qu'une salle de classe passagère, au même titre que le corps que nous occupons est notre uniforme scolaire pour cette période. Peu importe quelle magie perceptuelle Kalista avait exercée pour m'autoriser à entrevoir ces réalités, celle-ci était à l'évidence incontestable. Brillante. Splendide.

– Je vois vraiment tout cela, Kalista !

– *Je sais, Charles, je sais.* Un sourire doux, bienveillant, presque omniscient se dessina sur ses lèvres.

– Qu’y a-t-il après ? Parle-m’en...

– *J’ai l’impression que tu as ta dose pour aujourd’hui, n’est-ce pas ?*

C’était comme si quelqu’un avait crevé ma bulle. Je savais que l’expérience que je vivais allait transformer ma vie, voire mon âme. Et c’était ce que j’avais espéré depuis toujours. Je redoutais cependant de ne plus jamais y avoir accès. Et de ne plus me retrouver dans une position où mes questions ésotériques recevraient leurs réponses. J’étais, par hasard, tombé sur le chemin menant au jardin de Kalista, et je craignais de ne plus jamais retracer ce chemin.

– Une petite minute, là ! Si tu veux bien prendre le temps, j’ai tout le mien.

– *Il n’y a aucun problème, Charles, aucun. Maintenant que tu connais le chemin pour te rendre ici, tu n’as qu’à venir dans ce jardin pour me rencontrer de nouveau. Garde mon image dans ta visualisation, et avant même que tu ne le saches, je serai ici.*

– Et si je n’y arrivais pas ?

C’était trop tard. Avant que je puisse ajouter un mot, elle s’était levée et se dirigeait vers la passerelle reliant le jardin sur la petite île à la rive. Je l’ai suivie, mais en m’approchant du pont, je me suis rendu compte qu’elle avait déjà disparu. Un autre mystère pour aujourd’hui.

Je me suis mis à réfléchir à la manière de quitter l’endroit où j’étais. J’ai évoqué les détails de mon cabinet de travail, la couleur de la moquette, la reproduction du crépuscule caribéen sur Tobago accrochée au mur et, avant même d’apercevoir les moindres éléments précis de l’image mentale, je me suis retrouvé assis par terre, dans mon bureau. Le chien aboyait en poursuivant des enfants qui jouaient de l’autre côté de la rue. J’ai entendu les jets d’eau de l’arrosoir qui heurtaient le mur en balayant la cour arrière du voisin. Le soleil s’était couché. J’ai regardé l’horloge sur ma table de travail et je suis resté abasourdi : j’avais été absent pendant presque six heures.